



Jeunes adultes, vieux seniors¹, mêmes défis

Jean Bouisson et Olivier Frézet

Sommaire :

1. Trois dimensions essentielles des liens intergénérationnels :
 - 1.1. Le sens de sa vie et de sa propre continuité :
 - 1.2. Transmission et réciprocité des échanges intergénérationnels :
 - 1.3. Réapprendre (voire apprendre) l'interdépendance et la fraternité :
2. De génération en génération : un continuum de vie :
3. Des attentes différentes, des défis communs :
 - 3.1. Au cœur de l'expérience intergénérationnelle :
 - 3.1.1. Mathilde et Jeanne : « Elle repasse. Je bêche. L'éclate totale ! »
 - 3.1.2. Sébastien et Colette : « On a un deal. Elle m'aide pour ma vie d'après. Je la pousse à se dépasser. »
 - 3.1.3. Rackel et René : « Loin des yeux, pas du tout du cœur. »
 - 3.1.4. Hind et Marie-Line : « Chacune chez soi, mais présentes l'un pour l'autre. Covid ou pas Covid, c'est pareil ! »
 - 3.1.5. Laetitia et Michèle : « Elle résout mes embrouilles en informatique. Elle me demande des conseils pour le tricot et la cuisine. Chut ! Ça reste entre nous ! »
 - 3.1.6. Mohamed et Paul : « On compte l'un pour l'autre, alors on se sent utiles. »
 - 3.1.7. Delphine et Françoise : « C'est tip-top. On se rend la vie plus vivable. »
 - 3.1.8. Julien et Michèle : « Il y a eu des chamailleries parfois, avec sa télé ou ma musique. Je suis pourtant resté trois ans avec elle, et je n'ai jamais autant rigolé de ma vie. »
 - 3.1.9. Enzo et Philippe : « Slam, Reggae, chant des mésanges bleues... Faut pas croire, mais on se la pète d'enfer ! »
 - 3.1.10. Cécile et Lucile : « Même si ma daronne m'avait mise en PLS au départ, c'était elle la djeun' et moi la ieuv. Faut avouer que j'ai méga kiffé. C'est trop dar la cohab. J'ai cette ieuv en BAE . »
4. La cohabitation solidaire : un outil privilégié de reliance intergénérationnelle.

¹ Nous désignons, par ces termes, des seniors de plus de 75 ans. Quand il s'agit de nommer les âges de la vieillesse, les termes sont toujours aussi peu satisfaisants. Celui de « senior » ne l'est pas davantage que celui de « personne âgée ». Il s'agit de termes « valise » qui s'appliquent à quasiment la moitié de la vie, de 60 ans à plus de 120 ans !

L'année 2020 a été l'occasion de nous en rappeler : les solidarités familiales demeurent bien vivantes. « ... *la famille est aujourd'hui l'une des valeurs cardinales des Français*, note El Karoui (2016, pp. VI-VII). *Le résultat politique de cette transformation sociale, c'est que la perception des tensions entre les générations est paradoxalement beaucoup plus faible qu'avant, alors même que les inégalités intergénérationnelles ont explosé* ». En réalité, la « *lutte des âges* » (Ibid.) n'aurait fait que s'aggraver ces dernières années, étouffée, cadennassée par les baby-boomers au détriment des jeunes générations qui en payeraient aujourd'hui le prix fort. Que l'on puisse compter sur des soutiens familiaux solides est réconfortant. Qu'il y ait des inégalités flagrantes entre les générations ne l'est pas.

« ... *l'heure est à conduire l'action selon une logique collaborative, notamment au plan intergénérationnel* [écrivent Hennezel, Calvat et Chatel (2020, p.61)], *en favorisant les espaces de « co » : co-construction, co-responsabilité, coopération, codécision... qui, au-delà d'une intégration de l'ensemble des points de vue et d'une politique publique construite par et pour chacun, favorisent autant qu'ils les rendent visibles les apports irremplaçables de chacun.* » Nous adhérons à cette idée, certes ; mais pour résoudre les inégalités entre les générations et en venir à l'effectivité de ces espaces de « co », quelques préalables nous paraissent incontournables. Inutile de se le cacher : cela prend du temps et demande un investissement soutenu sur trois dimensions essentielles : le sens de la vie et le sentiment de sa propre continuité, la transmission et la réciprocité des échanges entre les générations, l'apprentissage et la valorisation de nos interdépendances sur la vie entière.

1. Trois dimensions essentielles des liens intergénérationnels :

1.1. Le sens de sa vie et de sa propre continuité :

Il est important d'insister sur ce premier point : au sein des familles, en particulier, grâce aux échanges entre les générations et le soutien de la mémoire collective, peut s'opérer un travail psychique essentiel, appelé par Quinodoz (1994) « *travail de vieillir* ». Nous ne le limitons pas, comme elle, au seul temps de la vieillesse. Nous l'étendons à toute la vie. Pour nous, vivre c'est vieillir, et vieillir nécessite, à tout âge, un travail permanent qui s'attache à une mise en perspective du passé, du présent et de l'avenir pour assurer la continuité de soi. Tout peut changer – tout change d'ailleurs sans cesse dans la vie – et je peux m'en arranger tant que je me reconnais et suis conforté comme sujet de mes pensées et de mes actions. Pour beaucoup, la famille reste le lieu le plus « commode » pour accompagner ce travail. En elle se découvrent

et s'éprouvent les bornes de la vie. En elle s'affrontent, parfois violemment, les mentalités, mais s'échangent aussi les savoir-faire, les manières de dépasser et/ou de contourner les obstacles de la vie, les « rites » (les scénarios possibles) qui permettent de s'orienter dans les moments de coups durs et de grande détresse. Fréquemment, la famille sert encore de mémoire à chacun. Là y sont déposés les secrets de nos origines, les souvenirs effacés de notre enfance, de larges pans de notre histoire, de ce qui forge notre identité et nous raccroche aussi à la Grande Histoire (l'arrière-grand-père qui a fait la seconde guerre mondiale, la grand-mère qui était dans les manifestations de mai 68...). « *Comme la mémoire familiale, la mémoire collective est un système de représentations communes. Elle est constituée d'éléments épars que rassemble et organise le travail du souvenir et de l'oubli. Chaque génération prend ainsi possession de son passé pour lui conférer du sens, se réapproprier l'histoire qui fonde en partie son identité et définit son présent.* » (o.c. p.107). Il appartient ainsi à chaque génération d'accomplir un travail de sens, qui se construit (se co-construit), pour beaucoup, dans les échanges avec la mémoire familiale et collective.

1.2. Transmission et réciprocité des échanges intergénérationnels :

La transmission entre les générations est un processus majeur et indispensable de la vie et de la survie d'une société. Selon Attias-Donfut & Daveau (2004, p. 108) : « *Les sociétés se reproduisent et se pérennisent par la formation des générations suivantes et donc par la transmission, ce qui est transmis étant en rapport avec ce qui a été hérité : patrimoine, mais aussi langage(s), religion, valeurs, savoirs.* ». Ce qui est certainement plus compliqué aujourd'hui qu'il y a cinquante à cent ans (on pourrait même parler d'un véritable « défi intergénérationnel »), c'est d'imaginer et de favoriser des processus et des dynamiques de transmission non plus entre trois générations (un cas fréquent pendant très longtemps), mais entre quatre à six générations.

Il ne s'agit pas, par ailleurs, d'un processus univoque. « *L'idée de transmission est trop souvent associée à celle de succession, de prolongement temporel, sans idée de rétorsion. Or, la transmission intergénérationnelle implique sinon un contrat synallagmatique du moins un échange* » (Ibid. pp.108-109). Plus que jamais, au cours de notre histoire, nos sociétés occidentales étant devenues multigénérationnelles, ce nouvel état de fait représente un vrai défi. Même si toutes sortes de forces tendent à séparer les générations (les « babyboomers, les « x », les « y », les « z » ...) quant aux aspirations, aux attentes, à la mode, aux moyens de communications et à leur usage... il reste évident qu'un authentique désir de liens demeurent, à commencer par les liens familiaux, comme nous le rappelions en débutant ce chapitre.

Pourtant, pour paraphraser les termes de Michel Serres (2013, 4ème de couverture) : « *Le monde a tellement changé que les jeunes doivent tout réinventer* » ... « *Petite Poucette* [allusion à la « maestria » avec laquelle les jeunes usent de leurs pouces pour rédiger les SMS] *va devoir réinventer une manière de vivre ensemble, des institutions, une manière d'être et de connaître...* ». Selon nous, Petite Poucette (ce qu'on peut appeler « les jeunes », donc) a un chantier urgent et important à aborder prioritairement : la place de la vieillesse (quels échanges ? quelles transmissions ? quelles réciprocités ?) dans les rapports intergénérationnels. La vieillesse, c'est-à-dire, aujourd'hui, la moitié de la vie humaine, pratiquement ! Même si c'est très loin d'être satisfaisant, nos cultures se mobilisent pour remplir la vie des générations qui se succèdent de la naissance à l'âge adulte et pour les accompagner dans leur recherche du sens de la vie. Mais, après la retraite, on entre dans « le continent gris », encore très largement inexploré. À partir de là, nos sociétés se font plus discrètes sur les scénarios, les images et les modèles du vieillir. Les regards du philosophe, du sociologue et du philosophe se rejoignent, d'ailleurs, pour souligner les carences et les écueils d'un contexte culturel porteur de nombreuses idées préconçues et de messages particulièrement démotivants pour les personnes âgées, poussant au retrait, à la résignation, à la passivité et, finalement, à la dépendance. Il s'ensuit que beaucoup de personnes âgées en arrivent à renoncer et/ou à se sentir rapidement inutiles, et même de plus en plus invisibles. Or, pour reprendre un propos développé dans le Manifeste pour un monde solidaire (JM Borello & JG Henckel, 2015, p.47) pour le plein emploi des jeunes, mais largement généralisable et applicable à tous les âges : « ...*tout individu peut être utile à ses contemporains. Le défi est donc de construire, collectivement, une organisation sociale qui permette à chaque jeune et à chaque « moins jeune » d'occuper une place spécifique.* » Ceci nous ramène aux propos de Hennezel, Calvat et Chatel, cités ci-dessus, mais aussi à la question des préalables indispensables, dont un nous reste à développer avant d'en venir à des propositions concrètes.

1.3. Réapprendre (voire apprendre) l'interdépendance et la fraternité :

N'est-il pas paradoxal de continuer à vanter le modèle du citoyen indépendant et autonome, alors que la vie n'est que dépendances et interdépendances ? Tout être humain est dépendant de l'eau, de l'air, de la nourriture à laquelle il peut accéder, de la culture qui l'accueille, l'élève et lui dispense les soins dont il a besoin pour vivre. Il ne peut espérer plus que d'apprendre à gérer au mieux tout cela pour une autonomie relative, qui n'est fonctionnelle que quelques heures par jour et varie constamment au cours de la vie. Est-il responsable, par ailleurs, de détourner le regard de l'être humain de ses fragilités et des aléas de la vie, de se borner « à prévoir le probable alors que surgit sans cesse l'inattendu » (Morin, 2020, p.48), alors que « tout

ce qui semblait séparé est inséparable » (Ibid, p.26), comme le démontre magistralement la pandémie actuelle de la Covid 19 ? Mais où ? Quand ? Comment apprend-t-on tout ceci ? **Comment et quand apprend-t-on nos dépendances, nos interdépendances et nos fragilités ? Comment et quand enseigne-t-on les valeurs telles que l'entraide, la coopération, l'association, l'union, « qui sont des composantes inhérentes à la fraternité humaine » (Morin, 2019, p.29) ?**

Au cours de l'année 2015-2016, dans une enquête exploratoire, nous avons demandé à 610 personnes de 18 à 98 ans, issues de la population générale, de se positionner par rapport à la nécessité des liens d'interdépendance (Bergua, Amieva, Meillon, Frézet, Bouisson, 2018). Un traitement statistique des données, via des modèles de régression linéaire, a permis de montrer que les personnes qui se sentent le plus concernées par cette question apparaissent plus âgées, de sexe masculin et préoccupées par une situation de dépendance, en particulier lorsque celle-ci touche, ou pourrait toucher l'un de leurs parents âgés. Dit autrement, c'est en prenant de l'âge et en étant sensibilisé à la dépendance des siens qu'on serait plus à l'écoute des problématiques de l'interdépendance, tandis que les jeunes, fortement encouragés à l'autonomie et l'indépendance, se sentiraient moins concernés. Une société doit certainement se réjouir de ses conquêtes sociales et de la promotion de citoyens pleinement acteurs de leurs choix, indépendants et autonomes. À condition de ne pas s'installer dans un déni de la réalité et de détourner chacun des questionnements liés à sa finitude, ses vulnérabilités et ses dépendances. Alors que la vie quotidienne est de plus en plus saturée d'événements qui démontrent combien le monde devient de plus en plus incertain, les voix sont rares et discrètes pour dénoncer l'urgence d'un travail qui nécessiterait d'être entrepris dès le plus jeune âge, avec une mobilisation active des fraternités et des liens intergénérationnels. « *Je le dis – écrit Serres (2019, pp.28-29) : frayer la voie d'une fraternité accessible à tous, concrète et quotidienne, est le défi à relever, un défi capital, d'une actualité brûlante, un combat rude, le seul qui donnera à nos sociétés la résilience nécessaire pour affronter avec confiance les bouleversements d'aujourd'hui et de demain... C'est aussi le défi le plus simple et le plus accessible, parce que chacun y a sa part... Et ce n'est pas la moindre des énigmes que celle-là, qui consiste à admettre que c'est sans doute la personne la plus fragile, celle qui est sans défense ni moyen... qui détient la clé de ce qui nous rend capable de dépasser la préoccupation de soi, d'exister, et qui ouvre le chemin secret de la transformation du monde. ».*

2. De génération en génération : un continuum de vie :

Les trois préalables que nous venons de décrire, s'ils sont nécessaires, ne suffisent toujours pas, cependant, pour créer des liens harmonieux et dynamisants entre les générations. Nous avons aussi besoin de penser l'existence comme un « *continuum de vie* » (Hennezel, Calvat et Chatel (2020, p.61), où « *il serait sans doute pertinent d'embrasser dans une même réflexion « le jeune qui n'est plus » et « le vieux en devenir »* ». Nous pensons, pour notre part, que si l'on veut que les désirs des uns croisent, alimentent et soutiennent les attentes des autres, il faut que la vie puisse s'écouler de génération en génération sans rupture dans le sentiment de la continuité d'être, dans une égale réciprocité des échanges et une fraternité intergénérationnelle qui revivifie continuellement, dès la petite enfance, nos liens sociaux et familiaux². Il faut, pour cela, susciter un « désir de vieillir » (Reinhardt et Bouisson, 2001), libéré de l'injonction de rester jeune à tout prix, qui puisse permettre aux jeunes de s'intéresser à leurs aînés et aux vieux de se reconforter et de continuer à grandir dans la rencontre des jeunes. D'aucuns diront que c'est un vœu pieux, un rêve de bisounours improbable et irréalisable. Il est urgent de les convaincre de n'avoir pas raison.

3. Des attentes différentes, des défis communs :

Il semble tellement évident à tous, dans notre société actuelle, que les jeunes et les vieux poursuivent des chemins différents que nous peinons à nous décoller des préjugés et des multiples représentations sociales qui encombrant notre regard. Dans l'association Vivre Avec (Cf. plus loin), nous sommes accoutumés depuis longtemps à ces idées toutes faites, qui ne nous empêchent en rien de réussir à constituer chaque année, depuis seize ans, de nombreux binômes jeunes-seniors. Contrairement à ce que beaucoup croient, il y a peu de difficultés à les constituer parce que, malgré des attentes différentes, ils se trouvent face à plusieurs défis communs qui les rapprochent :

- *L'isolement et le sentiment de solitude.* Presque tous les binômes que nous constituons ont vécu cette expérience, qui touche un étudiant et une personne de plus de soixante-quinze ans sur quatre (Serres, 2019, p.19). Depuis plusieurs années, ces chiffres augmentent constamment ;
- *La peur du devenir.* Elle n'est pas toujours traduite en mots, mais elle est régulièrement présente dans l'implicite des communications, autant chez les jeunes que chez les

² « *Comment ne voyons-nous pas que la dureté des relations coûte un prix colossal et pourquoi n'inscrivons-nous pas déjà, dès le plus jeune âge, la participation et l'entraide collective comme socle pédagogique et transversal de l'acquisition de tous les savoirs dans nos écoles ?* » (Serres, 2019, p.38).

seniors. Les besoins et les attentes sont, certes, très différents, d'une génération à l'autre. Mais la situation et les questionnements sont très proches. Qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce qu'on va faire de moi et qu'est-ce que je vais faire ? Quels possibles me restent et s'ouvrent à moi ? La crise de la Covid n'en finit pas de désespérer chacun et d'accroître les inquiétudes. De plus en plus déroutées, les familles ont tendance à compliquer cette problématique. Elles ne savent plus comment conseiller et accompagner les jeunes. Elles redoutent qu'un parent âgé ne puisse plus vivre à domicile et qu'une entrée en Ehpad devienne nécessaire ;

- *Un besoin de reconnaissance.* Il est fréquemment lié à la peur du devenir. Se préparer à entrer dans la vie active et en sortir, ou ne plus y être en tant qu'acteur, font naître des appréhensions identiques. Comment trouver ma place et y jouer un rôle se demande le jeune ? Comment rester présent pour les autres dans une société qui n'accorde de l'attention qu'à ceux qui restent jeunes s'interroge le senior ?
- *Un besoin de se sentir utile.* Il suffit de peu pour se sentir utile, et les ressentis qui en découlent ont un effet particulièrement bénéfique, structurant et dynamisant au niveau psychologique. La co-présence sur laquelle nous insistons, et que nous avons mise au centre de notre action, dans l'association Vivre Avec, tient ce rôle et se montre très efficace. La co-présence engage ce que Serres désigne comme « les trois piliers de la concorde » (2019, p. 94) : « des relations qui apportent de la protection (je peux compter sur quelqu'un), de la reconnaissance (je compte pour quelqu'un) et de la participation (quelqu'un compte sur moi). » ;
- *Le partage de situations de fragilités.* Il est facile de voir les fragilités des vieux seniors. On est moins habitué à celles des jeunes. Elles sont bien présentes, pourtant, pratiquement dans chaque binôme : pauvreté, précarité, négligence de la santé, surcroît de fatigue pour mener de front un petit boulot et ses études... S'ils ont eux-mêmes leurs propres fragilités, d'autant plus qu'ils sont âgés, les seniors n'hésitent jamais à veiller à la santé et au bien-être des jeunes et à les faire profiter de leur expérience ;
- *Comment habiter le monde, y entrer pour s'habiter et en sortir sans se quitter ?* D'un côté, un jeune qui fait ses premières expériences de décohabitation et cherche à prendre du champ avec sa famille. De l'autre, un senior, pour qui la famille est souvent d'autant plus inquiète de la qualité de sa présence au domicile qu'il est âgé. Les binômes sont traversés par une problématique existentielle qui dépasse le simple fait d'habiter ensemble et fait écho jusque dans les familles. Il ne s'agit pas que d'habiter, mais de

rendre sa vie habitable et de l'habiter pour mieux s'habiter jusqu'au bout (Voir le chapitre : « Habiter le vieillir, habiter la vie, rendre la vieillesse « habitable »). Les seniors jouent un rôle essentiel auprès du jeune, surtout lors de leur première année de décohabitation, en leur apprenant, justement, à habiter, tandis que les jeunes contribuent à leur (re)donner le désir et la volonté de s'habiter. Il s'ensuit assez souvent des tensions, une évolution, voire un bouleversement des dynamiques familiales, plutôt à bas-bruit du côté des jeunes, davantage apparentes et imprégnées de vécus conflictuels du côté des seniors.

Voici 10 courts témoignages des ressentis des binômes au fil de l'expérience intergénérationnelle.

3.1. Au cœur de l'expérience intergénérationnelle :

Mathilde et Jeanne³ : « *Elle repasse. Je bêche. L'éclate totale !* »

Mathilde poursuit des études d'architecte paysagiste. C'est sa deuxième année de cohabitation avec Jeanne. Elles ont mis un peu de temps à s'approprier la première année, et c'est le jardin qui les a fait se rapprocher. Mathilde n'osait pas dire à Jeanne qu'elle avait envie de s'occuper du petit bout de terrain qu'elle avait derrière sa maison. Jeanne s'étant plaint, lors d'un repas pris en commun, de l'état de son jardin laissé à l'abandon depuis le décès de son mari, il y a trois ans, Mathilde avait saisi l'occasion en proposant à Jeanne de le lui refaire entièrement. Pour ne pas demeurer en reste, Jeanne s'engageait à s'occuper de son linge et à le repasser. Elle s'occupait aussi de lui garder ses repas au chaud quand elle rentrait tard. Aujourd'hui, Mathilde a entièrement refait le jardin de Jeanne. Durant le confinement dû à la Covid 19, elle lui a même installé un arrosage et un éclairage automatiques, construit un banc et un petit hangar à outils, fait un chemin en dallage pour aller jusqu'au fond du jardin.

Sébastien et Colette : « *On a un deal. Elle m'aide pour ma vie d'après. Je la pousse à se dépasser.* »

Colette assure qu'elle ne se croyait plus capable de refaire tout ce que Sébastien l'a poussé à entreprendre depuis qu'il est là. Elle s'est même remise à la natation et à la marche nordique qu'elle avait abandonnées depuis une dizaine d'années. « *C'est comme si je m'étais retrouvée et comme si ma vie avait repris son cours.* » La fille de Colette est elle-même « *gagnée par le dynamisme de Sébastien* », au point de ne plus reconnaître sa mère. Pourtant, quand Sébastien est arrivé d'Afrique, avec juste quelques affaires dans un sac plastique et « *des yeux qui lui mangeaient la figure* » personne ne lui aurait prêté « *cette énergie et cet appétit de vivre* ». De son côté, Sébastien se sent « *responsable de la bonne santé de Colette* ». « *Dans le pays d'où je viens, les vieux nous relient à nos ancêtres, au ciel et à la terre. Ils nous aident à faire le passage de chaque étape de la vie. Colette fait pareil. Elle m'aide à m'habituer à ma vie en France, le temps que je puisse me débrouiller seul. Elle est ma Mama française* ».

³ Dans les 10 témoignages que nous présentons, le jeune est cité en premier et le senior en second. Chacun des propos rapportés ont été recueillis dans les enquêtes qualité proposées à la fin de chaque binôme et dans des témoignages spontanés adressés à l'association Vivre Avec.

Rackel et René : « *Loin des yeux, pas du tout du cœur.* »

À cause de la Covid 19, Rackel et René sont séparés. Rackel était à Strasbourg, chez ses parents, pour l'enterrement d'une grand-mère, quand les mesures du confinement sont tombées. Elle n'a pu rentrer à temps. Elle s'est tout de suite beaucoup inquiétée pour René, qu'elle savait seul, sans famille et sans voisins, dans un petit pavillon isolé de la région bordelaise. « *Je me suis précipitée sur mon téléphone. Heureusement, René a une tablette et il sait se servir de FaceTime. Nous avons l'habitude de préparer le repas du soir ensemble, et je lui ai donné quelques recettes simples pour qu'il ne mange pas que des pâtes. J'ai même réussi, depuis Strasbourg, à lui faire livrer les courses chez lui, et, malgré les 1000 kilomètres qui nous séparaient, on a mangé plusieurs fois ensemble devant nos tablettes.* » À 93 ans, René ne craint pas la solitude : « *Je n'ai plus de famille, et mes amis sont tous morts, mais j'ai toujours eu des jeunes, étudiants ou apprentis, qui habitaient chez moi, et je communique toujours avec la plupart. Avec Rackel, c'est très fort. C'est une jeune femme qui a beaucoup de mérite.* »

Hind et Marie-Line : « *Chacune chez soi, mais présentes l'un pour l'autre. Covid ou pas Covid, c'est pareil !* »

À première vue, Hind et Marie-Line ne partagent pas grand-chose, si ce n'est des courses, qu'elles font régulièrement ensemble, et quelques repas, où elles échangent peu. En fait, toutes les deux sont très occupées de leur côté, l'une par ses études, l'autre par ses responsabilités associatives. Se tiennent-elles délibérément à distance par respect des gestes barrières voulus par la Covid 19 ? On pourrait le croire, alors qu'il n'en est rien. Hind et Marie-Line font partie de ces binômes qui se racontent peu. Les mots sont rares. Il n'empêche que les liens sont très forts et traduisent une co-présence de qualité. Marie-Line tarde-t-elle à ouvrir ses volets ? Hind s'en inquiète très vite. Celle-ci rentre-t-elle de ses cours avec une mauvaise mine ? Celle-là ne tarde pas à la questionner. Sans vraiment se concerter, Hind et Marie-Line vont prolonger leur cohabitation d'une année supplémentaire. « *On s'entend bien. C'est comme ça. Ça ne se décrète pas. Covid ou pas Covid !* » précise Hind.

Laetitia et Michèle : « *Elle résout mes embrouilles en informatique. Elle me demande des conseils pour le tricot et la cuisine. Chut ! Ça reste entre nous !* »

Il s'agit d'un binôme tout à fait « représentatif ». Une jeune étudiante, au début de ses études. Elle arrive de loin, ne connaît pas la ville, n'a pas encore d'ami, et se sent seule. Un senior qui craint la solitude et qui a déjà accueilli plusieurs jeunes qui ont besoin de prendre leurs marques durant une année de transition entre le milieu familial et leur vie d'adulte. « *J'ai appris, dit Michèle, qu'il fallait procéder avec tact, et surtout en restant très discrète avec leur famille ; mais je crois que les vieux comme nous ont une fonction pédagogique pour aider à la transition entre la chambre chez papa-maman et son propre logement. En un an, on peut, sans le dire et le leur faire remarquer, leur apprendre des tas de choses : comment tenir un budget, entretenir son appartement, son linge, bien s'alimenter, prendre soin de sa santé ... Mais vous savez, on ne perd jamais au change. Beaucoup de jeunes ne savent pas qu'ils sont plein de talents et qu'ils peuvent nous aider aussi... en informatique, par exemple.* »

Mohamed et Paul : « *On compte l'un pour l'autre, alors on se sent utiles.* »

Il s'agit d'un autre binôme « représentatif ». Vu de l'extérieur, on a l'impression qu'il ne s'y passe pas grand-chose et que l'expérience intergénérationnelle que Vivre Avec cherche à promouvoir est ténue et bien pâlotte. La réalité est toute autre. Bien que peu démonstratifs, Mohamed et Paul, dès qu'ils sont dans la maison, sont toujours à peu de distance l'un de l'autre. Mohamed a besoin d'un coup de main pour un document administratif. Paul lui

demande son aide pour lui tenir l'échelle pendant qu'il répare un circuit électrique. Mohamed voudrait s'acheter de nouvelles chaussures. Il a besoin que Paul l'accompagne pour bien choisir, tandis que Paul lui demande son aide pour arracher quelques patates. Souvent, ils regardent le sport ensemble à la télé, même s'ils se parlent peu, ou ils regardent un film en buvant une bière ou en grignotant quelques gâteaux. Ils ne s'en sont jamais parlé, et pourtant ils traduisent exactement le même ressenti, tous les deux : ils se sentent « utiles ».

Delphine et Françoise : « *C'est tip-top. On se rend la vie plus vivable.* »

Nous parlerions, cette fois, d'un binôme « atypique ». Delphine et Françoise sont très différentes l'une de l'autre. Elles sont aussi très indépendantes. Elles se voient très peu durant la semaine ; mais elles s'arrangent toujours pour partager leurs week-ends. Les copains de Delphine sont tous partis chez leurs parents. Françoise n'a plus la charge d'amener ses petits-enfants à l'école et de les faire goûter. « *Nous sommes seules et libres. C'est notre temps. Lever 7 heures, 45 minutes de marche nordique et étirements, douche, petit déjeuner rapide, linge de la semaine et un peu de ménage, courses, puis préparation d'un bon petit plat. Courte sieste. Activités manuelles, ou lecture, ou échange de potins. Un ciné le samedi soir* ». « *Finally, commente Delphine, si je suis comme Françoise à 75 ans, alors c'est que toute la vie est vivable.* » « *Oui, c'est dans la tête tout ça, ajoute Françoise ; mais il faut que les jeunes n'hésitent pas à nous pousser* ».

Julien et Michèle : « *Il y a eu des chamailleries parfois, avec sa télé ou ma musique. Je suis pourtant resté trois ans avec elle, et je n'ai jamais autant rigolé de ma vie.* »

La cohabitation avait plutôt mal commencé. Michèle, 84 ans, s'endormait le soir devant sa télé et empêchait Julien de se coucher. Julien écoutait trop fort sa musique durant la journée et gênait Michèle. L'atmosphère commençait à être très tendue, quand Julien est tombé malade. « *À 18 ans à peine, quand les parents sont à l'autre bout de la France, que le budget quotidien n'excède pas quelques euros, qu'on n'a pas de mutuelle étudiante et qu'on n'a pratiquement jamais été malade, on ne sait pas comment gérer une forte grippe qui vous cloue au lit avec plus de 40°* ». Là, c'est Michèle qui s'est occupée de tout, en payant le médecin et les médicaments de sa poche et en veillant Julien deux nuits de suite. Et quelques jours après que Julien ait été remis sur pied, c'est Michèle qui a dû être hospitalisée. Comme les enfants de Michèle étaient absents, là c'est Julien qui a tout pris en main, en conduisant Michèle à l'hôpital, en s'occupant de toutes les démarches administratives, en la ramenant chez elle une fois tirée d'affaire. Et depuis ce temps ? « *Ils sont comme cul et chemise, explique la fille de Michèle. C'est touchant et énervant. Ils n'arrêtent pas de s'envoyer des vannes et de rigoler comme des bossus. J'en suis jalouse parce que ma mère n'a jamais été comme ça avec nous.* »

Enzo et Philippe : « *Slam, Reggae, chant des mésanges bleues... Faut pas croire, mais on se la pète d'enfer !* »

Si Philippe aimait bien le slam, qu'il avait récemment découvert, il n'était pas question qu'il tolère le reggae sun ska mis à fond dans la chambre d'Enzo. On aurait donc pu imaginer le pire quant au devenir de ce binôme. C'est pourtant le meilleur qui a suivi, grâce au chant d'un tout petit oiseau. Un samedi à midi, juste avant de passer à table, Philippe ouvrait la bouche pour sermonner Enzo, quand une petite mésange bleue, arrivée par la porte du jardin ouverte, est venue se poser sur la table. « *Oh ! Cyanistes caeruleus, a dit simplement Enzo. Vous voulez que je vous imite son chant ?* » Enzo de siffler aussitôt à la perfection le chant de la mésange bleue, commente Philippe, en enchaînant aussitôt sur celui des mésanges charbonnière, noire, huppé, nonnette... Un dictionnaire d'ornithologie à lui seul ! ». Justement, Philippe est depuis toujours passionné par les oiseaux qu'il photographie

sous tous les angles. « *Pour la musique, explique Enzo, moi je n'aime que les gros sons, alors que Philippe, pas du tout. Pour les oiseaux, on a la même passion et on se la pète d'enfer !* ». Un autre exemple de binôme « atypique » !

Cécile et Lucile : « *Même si ma daronne m'avait mise en PLS au départ, c'était elle la djeun' et moi la ieuv. Faut avouer que j'ai méga kiffé. C'est trop dar la cohab. J'ai cette ieuv en BAE⁴.* »

50 % des binômes ont choisi de continuer l'expérience de la cohabitation durant le confinement de 2020. Cécile et Lucile en ont profité pour renforcer leur lien autour d'un objectif : progresser dans leurs connaissances. Concrètement : Cécile allait avancer sa thèse d'ethnologie sur le langage des jeunes de banlieue, et Lucile, professeure retraitée, allait l'aider dans sa recherche de documentation. Celle-ci continuerait à perfectionner son occitan, tandis que celle-là l'aiderait à mémoriser une pièce de théâtre dans laquelle il était prévu qu'elle joue bientôt. Ça les a tellement passionnées qu'elles ont souvent travaillé ensemble jusqu'à 2-3 heures du matin, parfois en oubliant les moments de visio sur WhatsApp ou FaceTime avec leur famille. « *Qu'on soit très vieux, ou qu'on soit très jeune, la vie peut nous offrir plein d'objectifs communs, sources de plaisirs partagés. C'est ça la leçon, s'accordent à dire Cécile et Lucile.* »

4. La cohabitation solidaire : un outil privilégié de reliance intergénérationnelle :

Tellement convaincus que les jeunes adultes et les vieux seniors ont des mentalités et des habitudes de vie différentes, nos représentations sociales nous empêchent de les voir autrement que sur des planètes éloignées, livrées à l'expansion de l'univers. **Il devient urgemment nécessaire de s'opposer à ces illusions cognitives. En dépit de ce que nos préjugés nous forcent à croire, il y a bien plus de liens et de vécus communs qu'on ne le croit entre les jeunes adultes et les vieux seniors.** L'habitat solidaire en est un précieux témoignage et se révèle être un puissant outil de reliance intergénérationnelle.

La reliance est « ... l'action visant à créer ou recréer des liens entre des acteurs sociaux que la société tend à séparer ou à isoler, les structures permettant de réaliser cet objectif, les liens ainsi créés ou recréés » (Bolle de Bal, 2003, p.108). Elle est :

- Un « besoin vital » correspondant, aussi, à une aspiration contemporaine.
- Un « concept-charnière » qui appelle à une réflexion interdisciplinaire et à un large échange de pratiques professionnelles.

L'effet immédiat de la reliance, dans la recréation de liens entre les jeunes adultes et les vieux seniors, est de contribuer au « continuum de vie » dont nous parlons ci-dessus (§2). C'est un élément essentiel du sentiment de continuité de soi, où les jeunes adultes trouvent

⁴ Traduction proposée par Cécile : « *Même si, au début, ma mère s'était moquée de moi et m'avait mise mal à l'aise, c'était elle (Lucile) la jeune et moi (Cécile) la vieille. Il faut reconnaître que j'ai bien aimé. C'est trop bien la cohabitation. Cette vieille (Lucile) compte énormément pour moi.* »

du sens à se projeter dans la vieillesse et ses fragilités, de même que les vieux seniors puisent dans les dynamismes de la jeunesse la force et le désir de s'habiter jusqu'au bout de la vie.

De ce fait, la reliance que permet la cohabitation solidaire a également un effet « inclusif », tant pour les jeunes qu'elle aide à habiter, que pour les vieux qui se re-connaissent utiles. Ils ne se trouvent plus piégés dans des stéréotypes péjoratifs. Ils deviennent porteurs « *d'une expérience qui ne saurait se limiter à celle résultant de leur situation actuelle. Il s'agit donc de ne pas les enfermer dans leur position présente, mais d'apprendre progressivement à tirer profit de la richesse de leur vie⁵, vécue à travers des enchaînements de ruptures et de rebonds, de pertes et de gains, une vie non sécable considérée et valorisée dans son ensemble. Il existe aujourd'hui peu d'occasions de capitaliser la somme des expériences vécues et, à quelques rares exceptions liées notamment à l'engagement sur la sphère publique notamment politique, cette ressource unique demeure très largement inexploitée, faute d'instruments capables de la collecter, la rendre visible, la diffuser.* » (Hennezel, Calvat et Chatel (2020, p.60).

La crise de la Covid-19 met plus que jamais en lumière les liens intergénérationnels et leur fonction. Ils tiennent bon. Ils semblent même se renforcer malgré tout ce qui les menace. On aurait pu penser que les binômes suivis par l'association Vivre Avec auraient été balayés par le confinement de 2020. Il n'en a rien été. La plupart se sont maintenus, et ceux qui se sont trouvés contraints de se confiner séparément ont maintenu leurs liens par téléphone ou entretien en visio. On aurait pu penser, de même, qu'à la rentrée de septembre 2020, les seniors auraient exprimé leur crainte de cohabiter avec des jeunes, et que les jeunes auraient été, une fois de plus, stigmatisés comme porteurs du virus et vecteurs de contamination pour les seniors. C'est l'inverse que nous observons. Les seniors sont plus que jamais disponibles pour accueillir les jeunes (hormis quelques rares familles anxieuses qui obligent leur parent âgé à refuser la cohabitation). Les jeunes se montrent très responsables et respectueux des gestes barrière (davantage même que la plupart des seniors). On se parle de plus loin. Chacun a pris de la

⁵ Il nous semble important d'associer les personnes âgées à cet effort, de leur apprendre qu'il leur appartient également de se mobiliser pour s'opposer à l'enfermement où l'on cherche à les réduire et à ne pas hésiter à défendre les richesses de leur vie.

distance (physique, surtout pas sociale⁶ !) ; mais on n'a jamais autant échangé. On n'a jamais autant livré de témoignages que depuis le début de la crise. Toutes ces paroles recueillies « de loin » nous confortent dans nos intuitions de départ. La cohabitation intergénérationnelle solidaire participe pleinement à l'innovation sociale et au développement social. Les jeunes adultes et les seniors s'y découvrent des préoccupations communes, la valeur des échanges, des expériences et des solidarités intergénérationnelles, le sentiment que toute la vie, dans toutes ses étapes, a du sens. Comme la plupart des associations, Vivre Avec n'a pas ménagé ses forces. Elle a mis toutes ses compétences au service de l'écoute et du suivi des binômes pour « garder intact le lien social » et permettre que des dizaines de personnes « ne sombrent pas dans le désespoir ». (Galet, 2020, p.159). Vivre Avec œuvre non seulement à la reliance entre deux générations très affectées par la crise, mais aussi à la construction d'une société inclusive. Les solidarités qui se nouent entre les jeunes et les personnes âgées, et qui perdurent souvent au-delà des binômes, sécurisent, confortent, dynamisent, aident à mieux habiter le monde, à mieux habiter sa vie. Les jeunes adultes et les vieux seniors, qui constituent la majorité des binômes, pourtant séparés par trois-quarts de siècle, n'ont aucune difficulté à se lier autour d'objectifs communs, malgré des besoins très différents. Dix témoignages le démontrent. Les nouvelles technologies ont peut-être changé le monde. Il n'empêche que la jeunesse des uns, combinée à l'expérience des autres, est d'une remarquable efficacité quand il faut bien vivre, alors que les sciences et les techniques sont impuissantes à faire face et que les « sachants » se déchirent et se contredisent. Dans « le monde d'après », il faudra s'en souvenir, en s'efforçant de mobiliser activement les fraternités intergénérationnelles. Il ne peut y avoir de génération sacrifiée, oubliée, jetée aux oubliettes. Toutes ont un rôle et une fonction les unes par rapport aux autres. Les crises et les conflits y sont nécessaires. Ils sont un facteur essentiel de créativité et d'élan vital.

⁶ L'expression « distanciation sociale » est calamiteuse, calque de l'anglais *social distancing*.

D'après Develey et Conruyt (2020 <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/distanciation-physique-ou-distanciation-sociale-quelle-formule-adopter-20200429>), « Distanciation sociale est une expression malvenue. En anglais, social a gardé son sens étymologique. En français à partir de 1830, il a pris une signification politique », explique le linguiste Bernard Cerquiglini. On parle de « question sociale », de « préoccupations sociales » ou encore, de « mouvement social » ... Le terme « physique » est plus précis car il désigne le corps de l'individu, quand le corps social qualifie la société. Parler de « distanciation physique », c'est remettre au cœur du discours le particulier dans sa chair.

Références :

Attias-Donfut, C. & Daveau, P. (2004). Autour du mot « génération ». *Recherche et Formation*, 45, 101-113.

Bergua, V., Amieva, H., Meillon, C., Frézet, O., Bouisson, J. (2018). La question de l'interdépendance au cours du vieillissement. *Retraite et société*, 80, 151-167.

Bolle De Bal, M. (2003). Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques. *Sociétés*, 80, DOI 10.3917/soc.080.009.

Borello, JM & Henckel, JG. (2015). *Manifeste pour un monde solidaire*. Paris : éditions le cherche midi. El Karoui, H. (2016). *La lutte des âges (Comment les retraités ont pris le pouvoir)*. Paris : Flammarion (Champs actuels).

Galet, J. (2020). *L'économie sociale et solidaire (Un nouveau modèle de développement pour retrouver l'espoir)*. Paris : Editions Libre & Solidaire.

Hennezel, E., Calvat, T., Chatel, T. (2020). Les personnes âgées, ambassadeurs de nos vulnérabilités et gisement de progrès. *Regards*, N° 57, pp. 53-63.

Morin, E. (2019). *La Fraternité (Pourquoi ?)*. Paris : Actes Sud.

Morin, E. (2020). *Changeons de voie (les leçons du coronavirus)*. Paris : Denoël.

Quinodoz, D. (1994). Le travail de vieillir. *L'information psychiatrique*, 70 (4), 319-328.

Reinhardt, J-C. et Bouisson, J. (2001). *Le désir de vieillir*. Paris : L'Harmattan.

Serres, M. (2013). *Petite Poucette*. Paris : Editions de Noyelles.

Serres, J-F. (2019). *Vaincre l'isolement (Un engagement à portée de main)*. Ivry-sur-seine : Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières.